

"Adolescents en difficulté scolaire, et difficulté d'apprentissage"

INTERVENTION DU 08 AVRIL 2008 AU DERPAD

Présentation de l'Accueil de jour ESPOIR d'Alfortville par Françoise MARCHAND, directrice, suivie de l'intervention d'Alain Rouby, psychologue clinicien.

En 1914 est fondé l'Enfant au Grand Air (cantine, refuge) auprès des déshérités dans le 6ème arrondissement. Cette association est déclarée le 18 mai 1915 et reconnue d'utilité publique en 1923.

Elle connaîtra après la guerre, un tournant avec l'ordonnance 45, qui donne la prééminence au préventif et à l'éducatif sur le répressif.

Nous passons de la notion d'enfance dangereuse à celle de l'enfance en danger.

Cela se traduit à Espoir en 1950 par la création d'un foyer de semi-liberté à Vitry sur Seine. C'est le premier en France, il est dirigé par JOE FINDER en association avec TOMKIEVICZ.

Aujourd'hui l'Association est composée de plus de 300 salariés et d'une vingtaine de services, répartis sur trois départements, et qui travaillent tous autour de la Protection de l'Enfance (AEMO, IOE, Foyer, Prévention Spécialisée, Service d'Accompagnement jeune adulte...)

Depuis deux ans, Espoir est également porteur de l'Accueil de Jour.

Dans le cadre du schéma départemental conjoint avec l'Etat, un appel à projet est lancé en 2003 dans le Val de Marne, pour la création d'un accueil séquentiel destiné à des jeunes de 12 à 18 ans, en voie de déscolarisation ou déscolarisés.

Cet appel répondait à des besoins repérés par des acteurs de terrain. En juillet 2004, Espoir est retenu pour créer cette structure. Après une phase de travaux de plus d'un an, l'Accueil de Jour a ouvert ses portes en février 2006.

Les jeunes ont été reçus dans une structure en construction, au propre comme au figuré, et il est probable que se soit l'une des clefs de l'impact que nous avons pu avoir auprès d'eux.

II – LA PROBLEMATIQUE DES JEUNES ACCUEILLIS

Il se confirme que nous intervenons moins sur des problématiques sociales que sur des problématiques de socialisation.

Tous les jeunes que nous accueillons présentent le symptôme d'une déscolarisation avec pour certains des troubles associés.

A) Problématiques familiales

Beaucoup de jeunes accueillis sont les « médicaments » des parents. Bien souvent nous constatons que les enfants ont été les premiers témoins de problématiques parentales, notamment la dépression ou la maladie mentale ; dans le contexte de l'adolescence, le mouvement est d'acquérir de l'autonomie en se différenciant des parents.

La problématique familiale empêche ce mouvement en inversant les rôles, en donnant à l'enfant celui de protecteur et de soignant ; la nécessaire confrontation à l'extérieur, propice à l'individualisation, ne peut se faire sans que l'enfant abandonne cette position de soignant à laquelle il ne peut déroger sans d'une part, mettre en danger sa famille et d'autre part sans entrer dans un conflit de loyauté avec elle.

B) Phobie scolaire

La phobie scolaire provient d'un traumatisme. Ce traumatisme peut être évident (agression, humiliations, échecs vécus ou fantasmés dans le contexte scolaire...) comme plus diffus et plus lointain, ne rejaillissant sur l'école qu'en tant que lieu symbolique de traumatisme, lié à une angoisse archaïque de séparation, notamment. Elle se traduit par une peur irrationnelle d'aller à l'école ; parfois cette peur s'étend au simple fait de sortir de chez soi. Ces troubles nécessitent un suivi thérapeutique en plus d'un accompagnement éducatif basé sur la réassurance.

Pour de nombreux jeunes, on ne peut pas parler de pathologie phobique ; mais des tendances phobiques associées à des problématiques sociales et familiales conduisent bien souvent au même résultat, un refus absolu de l'école.

C) Jeunes « oubliés » du système

Nous avons pu constater dans l'histoire de nombreux jeunes accueillis à l'Espace d'Accueil de Jour, que le lien entre l'Education Nationale et l'Education Spécialisée est ténu ; lorsque les situations familiales ou conjoncturelles ne permettent pas à l'enfant de suivre le tracé des rails de l'orientation, sa situation peut être oubliée pendant des années avant que la situation ne se rappelle au bon souvenir des institutions. Le plus souvent, ce rappel intervient à l'adolescence, période difficile à vivre que la problématique de l'enfant achève de rendre si insupportable, pour lui, sa famille et/ou la société, qu'il n'y a d'autre choix que de faire appel aux services sociaux. Il arrive ainsi que des jeunes nous arrivent après avoir été déscolarisés depuis trois, quatre, cinq ans...

D) Dévalorisation, dépression et désir d'apprendre

Nous accueillons des jeunes en état de déprime, dévalorisés, dont le désir d'apprendre est occulté par la peur de l'échec et le sentiment d'inutilité de leur propre instruction et de leur propre formation (au sens large).

Même si l'on ne peut pas systématiquement parler de dépression au sens médical du terme, nous sommes souvent confrontés à des symptômes faisant état d'une détresse et d'une souffrance psychique importantes.

a) Actes délictueux, agressivité, comportement déviant

Certains jeunes accueillis sont confrontés à des problèmes de justice. Les passages à l'acte délictueux et l'agressivité sont bien souvent liés à la frustration et la peur de l'autre. Ces éléments sont bien évidemment en rapport direct avec le déficit d'estime de soi. En l'absence de réponse adulte, ou face à des réponses inadaptées, le test des limites et de la loi est d'autant plus violent et déviant.

b) Addictions et conduites à risque

Les repères affectifs et l'intériorisation d'un cadre normatif dès l'enfance permet d'encadrer les risques pris ; en leur absence ou leur inadaptation, la prise de risque adolescente n'est pas – ou insuffisamment – calculée. Sur cette base, se greffent les problématiques de toxicomanie, où la prise de risque devient vecteur de bien être et de protection, notamment contre soi-même (utilisation du toxique comme calmant ou comme stimulant) et où la dépendance devient rassurante.

E) Capacités

a) Capacités intellectuelles

Nous accueillons des jeunes qui ont les capacités intellectuelles pour apprendre. Toute la difficulté est de mobiliser ces capacités et rendre le jeune disponible pour cette mobilisation. Grandir, c'est prendre le risque de changer. De changer pour un mieux, mais qui dit risque dit aussi danger, danger du pire. Pour des jeunes dévalorisés, le risque est plus perçu comme une mise en danger et un statu quo insatisfaisant est préférable pour eux à la probabilité du pire. Il nous faut dédramatiser les enjeux du changement pour que les jeunes évoluent hors du sentiment de danger.

b) Compétences non scolaires

Le travail de revalorisation passe par la mise en lumière des compétences des jeunes et leur permettre de constater qu'ils sont capables de beaucoup. Il s'agit de mettre en relief tout ce que les jeunes savent faire et non plus seulement s'attacher aux domaines scolaires. La plupart des jeunes accueillis sont curieux et débrouillards. Ils apprennent, souvent sans s'en rendre compte à prendre des décisions, des responsabilités, à appréhender la vie de façon pragmatique ; toutes ces compétences peuvent être

formalisées et pointées pour constituer chez le jeune un ensemble de savoir-faire, de connaissances, d'attitudes qui vaut bien des diplômes.

c) Demande de normalité et d'apprentissage

Les jeunes sont en demande de normalité, normalité qui passe par l'apprentissage. C'est ainsi qu'ils sont demandeurs des cours que nous leur proposons. Tous les jeunes accueillis ont des amis à l'école, des groupes de pairs auxquels ils voudraient se conformer, en suivant leur rythme notamment.

III – LE FONCTIONNEMENT

L'Espace d'Accueil de Jour est habilité par le Département pour recevoir des jeunes de 12 à 18 ans.

L'admission d'un jeune ne peut être effective qu'après décision d'un Juge des Enfants ou de l'Inspecteur de l'Aide Sociale à l'Enfance.

La préoccupation de cette structure est de prendre en compte le jeune dans les différents aspects de son quotidien, d'élaborer avec lui et sa famille un projet de devenir et en particulier de les aider de mettre en mots leurs difficultés.

Nous avons essayé de nous doter des postures des plus diversifiées possibles du métier d'éducateur spécialisé, pour répondre à chaque jeune de façon la plus pertinente possible.

Nous « allons vers » comme la Prévention Spécialisée pour les jeunes qui ne peuvent sortir de chez eux ou qui sont enfermés dans leur quartier.

Nous « faisons avec » à l'extérieur ou à l'intérieur de la structure, dans le loisir ou l'apprentissage, dans l'individuel ou le collectif.

Des ateliers que nous appelons pompeusement de pédagogie discursive sont animés par des intervenants spécialisés dans leur domaine (théâtre, vidéo, graphisme, cuisine, sport, etc)

Des cours particuliers de maths et de français sont dispensés.

Chaque jeune a un emploi du temps totalement individuel qui peut être de deux heures pour certains par semaine avec ses référents éducateurs ou psychologue, jusqu'à quatre jours en entrecoupant atelier collectif, repas etc...

La notion prioritaire est le travail. Nous leur disons qu'ils sont ici pour faire un travail, que manger avec d'autres dans le respect est un travail, que s'adapter aux consignes d'un atelier est un travail et qu'il n'est pas moins important, même s'il n'est pas noté, que celui que lui demandait l'école ou la formation.

Plutôt que de définir chaque posture pédagogique, je crois que c'est l'Accueil au sens propre du terme qui permet souvent aux jeunes d'être en marche.

L'équipe constitue la pierre angulaire des moyens de l'Accueil de Jour. Au-delà des professionnels qui la compose, ce sont les valeurs que nous rassemblent et nous ressemblent, qui font sens et cohérence pour les jeunes et leurs familles. Malgré nos diversités professionnelles et personnelles, chaque membre de l'équipe de l'Accueil de Jour est persuadé qu'il y a toujours des compétences à faire émerger chez une personne. A cette valeur ou croyance fondamentale, s'ajoute la volonté que chaque personne soit accueillie dans le respect, la bienveillance et la convivialité.

L'équipe est pluridisciplinaire dans le sens où elle est constituée de professionnels diversifiés (éducateurs, psychologues, secrétaire, maîtresse de maison, intervenants, direction) qui apportent chacun leur spécificité d'écoute. Dans le respect des places et rôles, chaque adulte de la structure doit pouvoir être en posture d'accueil que ce soit avec les jeunes ou avec les parents.

Intervention d'Alain Rouby, Psychologue Clinicien.

Lorsque nous avons réfléchi à la mise en place de ce service d'accueil de jour, avant que les enfants n'arrivent réellement, nous avons fait l'hypothèse que c'était la situation scolaire qui mettait ces jeunes en difficulté, comme s'ils étaient en "échec (de l'institution) scolaire" :

- être à l'école demande que l'élève puisse contenir et maîtriser son corps qui pourtant veut bouger, qui n'aime pas la situation d'être assis en classe ;
- pour être à l'école, il faut aussi accepter l'autorité d'un adulte qui "commande", et qui n'est pas un parent ;
- il faut aussi faire face à un enseignant plus ou moins en forme : la plupart des enseignants sont intéressés par la matière qu'ils enseignent ; mais il sont parfois fatigués de certains de leurs élèves, et ils ont alors droit parfois à des paroles maladroitement ou des attitudes qui humilient... Et qui laissent des souvenirs cuisants (par ex Johan : "ton père t'as mal élevé !) ;
- pour être à l'école, il faut encore accepter de se plier à des règles de vie communes, des restrictions, des prescriptions, des obligations... Tout un tas d'exigences qui contraignent, limitent, régissent, punissent ; quand on n'est pas capable de les accepter, ça donne une mauvaise image de soi ;
- être à l'école implique aussi d'être en groupe : il faut supporter les autres, faire face à leur regards, à leurs provocations, aux conflits qui ne manquent pas de survenir...
- mais le fond de l'affaire, à l'école, c'est les apprentissages ; et pour entrer dans les apprentissages, il faut accepter de ne pas **déjà** savoir : il faut donc pouvoir supporter l'image négative, dévalorisante, d'avoir des incompétences, des incapacités, des manques...
- et quand on ne sait pas, il faut supporter la honte devant la classe qui se moque, ou qui méprise, même quand rien n'est dit : d'autres choses se passent aussi, des exclusions... Dans la cour de récréation ;
- certains enfants se comportent comme s'ils savaient déjà tout et qu'ils n'avaient plus rien à apprendre de personne...
- d'autres enfants ne veulent plus être en situation d'apprendre : leurs parents exigent d'eux toujours plus qu'ils ne peuvent donner ; quels que soient leurs résultats scolaires, les sanctions sont violentes de toute façon...

L'école de la république donne à chaque enfant la même chance : la chance d'être un élève comme les autres, la chance d'être traité comme les autres, la

chance de pouvoir recevoir le même enseignement que les autres, de pouvoir s'en sortir comme les autres par la force de son travail...

C'est une proposition noble et juste... Du moins en apparence.

Hélas, tous les élèves n'ont pas la chance d'arriver à l'école, "comme les autres" : certains se lèvent le matin sans avoir reçu de petit-déjeuner, sans avoir été nourri... Mais pas seulement leur corps...

Il faut les entendre, ces enfants, qui disent combien c'est impossible d'aller à l'école quand on a été à côté de son père qui a passé son week-end à boire, et à vomir dans l'appartement...

Ou encore quand on a sa mère qui a dérapé toute la nuit dans ses hallucinations et ses délires, et qui voulait se suicider, qu'il a fallu appeler les pompiers...

Ou encore quand on reste seul terrifié au fond du lit sans pouvoir dormir, en attendant le retour de sa maman qui sort tous les soirs.

Ou encore quand on entend ses parents hurler, se disputer, se battre, et qu'il faut appeler la police...

Vous les connaissez comme moi ces jeunes "déscolarisés" ; ils passent de services en service, ils fréquentent les réseaux d'aide, les centres médicaux psycho pédagogiques, les services de psychiatrie infanto-juvéniles, ils redoublent dans le privé, ils passent en CDES, font un tour par la maison départementale des personnes handicapées, sont parfois admis en établissements médicaux pédagogiques, ou en ITEP, puis ils changent de département...

Sans doute ont-ils des problèmes de structuration mentale ou des failles narcissiques... à l'adolescence, il est encore plus difficile de poser une hypothèse diagnostique en termes de maladie, ou structurale (en termes de structure -névrotique, psychotique, ou perverse-).

En effet, les manifestations se conjuguent entre la "crise d'adolescence", les revendications légitimes d'autonomie, les expérimentations propres à cet âge, les symptômes, et les effets d'une structure psychopathologique constituée, auxquelles s'ajoutent les séquelles des traumatismes.

Ils ont la haine contre ce "système" qui essaye d'être équitable, mais qui hélas, renforce certaines injustices.

Certains jeunes se montrent persécutés, on pourrait même dire plus ou moins paranoïaques ; ils disent qu'ils ne peuvent pas supporter les autres jeunes : ces autres qui sont, bien évidemment, supposés avoir une vie "normale".

C'est l'exemple de ce jeune qui a volé le portable d'un autre jeune sur un quai de gare ; j'essaie de comprendre les motivations de son geste : il ne voulait pas avoir un autre portable celui qu'il possédait déjà était bien mieux que celui qu'il volait ; il ne voulait pas le revendre non plus, ni s'en servir pour appeler ; il ne voulait pas le donner, et son geste ne visait pas non plus à montrer sa bravoure à son meilleur copain...

Non, il avait pris ce téléphone portable, parce que l'autre jeune, d'après lui, "n'aurait qu'à en demander un autre à sa mère" ! En piquant le portable d'un autre jeune, ce jeune exprimait sa jalousie et son dépit de ne pas avoir une mère aimante.

Pourtant le "système" essaye d'être aussi juste que possible ; et s'il ne l'est pas, ce n'est pas la faute des enseignants qui, pour la plupart, veulent réellement donner à chaque élève sa chance : bien des adultes expriment leur gratitude aux professeurs qui leur ont permis de s'en sortir.

Mais les enfants que nous recevons à l'Espace d'Accueil de Jour ont en général lâché les amarres avec les professeurs et instituteurs : ils ont compris que les enseignants ne sont pas des "assistantes sociales", qu'ils sont là pour enseigner des disciplines, et pour donner des notes...

Et maintenant l'adolescence est là, avec la révolte accumulée, avec le corps qui grandit et qui donne une force nouvelle, avec la maturité psychique qui ne veut plus contenir la violence.

Cette violence est parfois retournée contre eux-mêmes, dans des piercings, des scarifications, les tatouages, bien agressifs, bien douloureux.

Cette violence contre soi-même peut aussi passer par l'autre grâce à des bagarres qui tournent mal, des affrontements avec les représentants de la force publique.

Il y a encore des manières de tourner la violence contre soi-même : les toxicomanies, l'alcoolisme, qui accessoirement, attaquent les facultés mentales et permettent d'oublier les malheurs les images du passé.

Il y a aussi l'hypnose procurée par les jeux vidéo, et la recherche sur le net des images les plus fascinantes ; s'enivrer avec des images permet de ne s'endormir que quand on est épuisé, sans affronter la fin de la journée, quand on fait le bilan, quand les souvenirs reviennent.

Un jeune homme me disait que sur le net, il recherchait les images les plus violentes, les plus dégradantes ; celles-ci étaient toujours moins horribles que ce qu'il avait vécu dans la réalité auprès de ses parents ; il espérait que cette superposition d'images affreuses rendraient plus supportables celles qui s'étaient gravées malgré lui dans sa mémoire : il ne savait pas comment les empêcher de revenir. Là au moins, sur le net, c'est lui qui avait la maîtrise des images qu'il faisait entrer en lui...

D'autres enfants enfin, ont forgé une véritable carapace d'inhibition qui combine l'isolement et le retrait du monde... Ils n'attaquent pas leur corps, mais ils attaquent leur avenir, leur intelligence, leur capacité d'apprendre...

Et puis il y a aussi les conduites ordaliques, vous savez, prendre un scooter, et franchir toutes les intersections, que le feu soit rouge ou non, pour interroger le destin, et trouver enfin si un indice qu'on a le droit de vivre, qu'on a quelque chose à faire sur cette terre, même si on n'y comprend rien.

On le voit, les problématiques sont multiples, et le détour par la théorie peut nous aider quand on veut tenter de répondre à la question : "comment donner (ou redonner) à quelqu'un le désir d'apprendre ?"

Il faut déjà "être quelqu'un".

Pour les jeunes dont on s'occupe, "être quelqu'un" n'est pas si simple : leurs passages à l'acte peut leur donner le sentiment d'exister ; pourtant, "sentir son cœur battre dans la poitrine", ce n'est pas *être quelqu'un*.

Pour être quelqu'un, il faut déjà avoir été porté par quelqu'un d'autre, qui vous a considéré comme un sujet, comme une personne différente d'elle.

Ça semble un peu fou ? Et pourtant, une grande partie des enfants dont on s'occupe n'a pas été considéré comme une personne par les parents qui ont reçu cet enfant à l'accouchement : certains parents, un peu psychotiques ont reçu cet enfant comme un prolongement d'eux-mêmes, et sont intimement persuadés, que l'enfant est une partie d'eux-mêmes, par exemple qu'ils le connaissent parfaitement, que l'enfant n'a aucune intimité ni aucune pensée personnelle.

Pour d'autres parents, leur enfant est arrivé à un moment où une partie d'eux-mêmes était morte, ou comme morte : par exemple ils traversaient un épisode dépressif.

Vous savez, les gens en dépression, on a l'impression qu'ils ont les yeux tournés vers l'intérieur : même quand ils vous regardent, même quand ils essayent de s'intéresser à la vie, leur regard est dévitalisé, quels que soient vos efforts, vous n'arrivez pas à les réchauffer.

Le problème, c'est que les enfants, même les plus petits, les bébés, ont toujours l'impression qu'ils sont pour quelque chose, à l'état de leur parent : l'enfant qui reçoit un parent en dépression fait ce qu'il peut pour amener de la vie, il s'agite, il devient hyperactif : il essaye de réveiller la partie morte, effrayante de son parent...

Non bien sûr, il n'est pas responsable de la dépression de son parent, mais il s'attribue la responsabilité de n'être pas capable de la ressusciter.

D'ailleurs, quand les parents sont malades mentaux, les enfants un peu plus grands endossent la responsabilité de les maintenir en vie : ils se déscolarisent, ils restent à la maison pour prévenir les tentatives de suicide ou les passages à l'acte catastrophiques : certains enfants sont comme des aides-soignants à domicile : ils donnent les médicaments à leurs parents, ils s'assurent qu'ils les prennent ; on peut même dire que certains enfants "deviennent" le médicament de leurs parents, en insufflant en perfusion leur propre vie à leurs parents.

Il y a aussi la "forclusion du nom du père", vous savez, ce concept Lacanien qui entraîne tout droit l'enfant vers la psychose ; par exemple, il y a des

mères qui disent "il a pas de père" ; qui veulent (ou ne peuvent) rien dire du père.

Quand j'étais jeune professionnel, je ne savais pas très bien comment me positionner, surtout si l'enfant était présent : voulant préserver l'enfant de la psychose, je bredouillais : "mais enfin, Madame, tous les enfants ont un père" ; mais alors j'affrontais les yeux noirs d'une femme furieuse qui affirmait sans répartie possible : "je vous dis qu'il n'a pas de père", en prenant son enfant sous le bras.

Le résultat pour moi était affligeant : l'enfant comprenait qu'il fallait redouter les psychologues puisqu'ils mettaient sa mère en colère, et je n'étais pas plus avancé du côté de la forclusion.

Aujourd'hui, j'ai compris que le souvenir laissé par cet homme est douloureux, et que la mère ne peut pas en parler : je prends les choses avec plus de sérénité, et quand j'entends une mère me dire : "il a pas de père", je traduis pour l'enfant, en m'adressant la mère : "je comprends que vous ne voulez pas en parler, que ça réveille des mauvais souvenirs...".

Ce qui me permet de le faire exister devant l'enfant, sans affronter les défenses maternelles.

Jusqu'à présent, je n'ai eu aucun retour d'agressivité, ni de rupture dans l'entretien : sauf pour des femmes très atteintes, la plupart des mères acceptent mon propos, ce qui tend à prouver qu'elles ne cherchent pas à maintenir "la forclusion du nom du père" pour leur enfant, mais que c'est trop pénible d'évoquer cet homme-là.

Cela permet peut-être d'esquiver la psychose, mais le poids de culpabilité pour l'enfant reste énorme : qu'il se sente responsable de la dépression de sa mère, ou du départ du père, l'enfant endosse la responsabilité d'avoir atteint ses parents, de les avoir attaqué : il n'a rien fait de mal, mais *sa présence au monde est un acte agressif* contre ses géniteurs.

D'ailleurs, certain parent ne se privent pas pour les accuser en leur disant : "c'est de ta faute...", "tu fais mon malheur...", "c'est à cause de toi si...".

Du coup, la responsabilité est énorme, et la culpabilité écrase tout : voilà des enfants qui s'imaginent être capables de semer la mort autour d'eux, et ça, c'est un vrai malheur parce que la destruction est en eux, et que on ne peut pas échapper à une force de destruction qui se situe à l'intérieur de soi ! Comment détruire la destructivité qui est en soi ? On voit que les enfants peuvent être tenté de sortir de cette impasse en se détruisant tout à fait (autoagressivité, suicide).

Dans le même ordre d'idées, il est très difficile pour un enfant de faire face à un parent en deuil ; en particulier quand le parent pleure secrètement la perte d'un enfant né juste avant celui qui arrive : le plus difficile, c'est quand l'enfant puiné est du même sexe que celui qui est mort : s'il a la chance de devenir quelqu'un, il risque fort de devenir quelqu'un d'autre !...

Pour devenir quelqu'un, il faut aussi avoir reçu les ingrédients qui permettent de construire son *identité* : une identité, ça veut dire qu'on se

sent être identique au fil du temps, on est pas dilué dans la nuit, on se réveille avec le sentiment d'être la même personne que la veille...

Avoir une identité, c'est très pratique, et très rassurant : on peut savoir à peu près à quoi on ressemble.

Et pour ça, il faut que le monde se soit présenté de manière à peu près constante, avec au fil des jours quelque chose de l'ordre du même, de l'identique ; au contraire, dans un monde chaotique (de violence), ou étrange (de psychose), l'enfant aura du mal à faire face à son monde intérieur qui est déjà, lui aussi, étrange et changeant.

Si le stade du miroir permet de s'identifier à son image et à son nom, l'identification qui s'opère dans la traversée oedipienne, donne une identité.

En franchissant cet opérateur (l'Oedipe) l'enfant gagne son inscription dans une histoire : s'il est en vie, c'est en grande partie grâce à ses parents : il a quelque chose à voir avec eux, il leur ressemble sur bien des points.

De plus il n'est pas simplement l'enfant de ses parents : la vie qui passe en lui, provient du fond des âges et a été portée par la succession des générations qui l'ont précédé.

Il s'inscrit dans une histoire familiale qui passe d'abord par l'histoire de ses parents.

La traversée oedipienne permet à l'enfant d'acquérir quatre éléments fondamentaux :

- son identité sexuelle (il devient, sans équivoque, un garçon ou une fille) ;
- l'inscription dans la chronologie lui permet d'accéder à la temporalité (de comprendre que le temps est orienté du passé vers le futur en passant par le présent) ;
- il comprend que le monde se divise en deux grandes catégories : ce qui est vivant et ce qui ne l'est pas (il n'y a plus de crainte à avoir du côté des objets et des choses) ;
- la vie humaine est réglée par une loi à laquelle les adultes comme les enfants sont soumis : les grands tabous prennent sens : il est interdit aux parents et aux enfants d'avoir des relations sexuelles, il est interdit de tuer.

Pour ce qui nous préoccupe aujourd'hui, on voit que la traversée oedipienne est importante parce qu'elle donne une identité, et parce qu'elle inscrit l'enfant dans une capacité de désirer : avant l'Oedipe, l'enfant exprime des envies, des besoins, de la jalousie : il veut tout, tout de suite.

Après l'Oedipe, l'enfant devient capable d'organiser son désir, de nouer ses aspirations pulsionnelles à la réalité (par exemple il accepte la réalité temporelle : pas maintenant mais plus tard) ; il comprend que pour avoir les prérogatives des adultes, il faut passer par un apprentissage qu'il trouvera à l'école.

Pour les enfants dont on s'occupe, il peut être parfois très difficile de s'identifier à un parent malheureux : à quoi sert donc de grandir si le sort des adultes est aussi malheureux ?

Dans l'acquisition de l'identité sexuelle, comment un garçon pourrait-il avoir envie de grandir si, dans la bouche de sa mère, devenir adulte c'est faire le malheur autour de soi : être violent, défaillants, méprisé, disparaître... Comment une petite fille pourrait-elle avoir envie de grandir si elle voit que le destin de sa mère est d'être dans son lit abruti par les neuroleptiques ?

Pour accepter d'apprendre, il faut accepter de ne pas savoir, et c'est plus facile de ne pas savoir si l'on côtoie des adultes qui acceptent, eux-aussi, de ne pas savoir.

Le parent absent, ou malade est idéalisé : l'enfant l'imagine parfait, lui attribue toutes les qualités...

Et l'enfant s'identifie à cette image idéalisée : quand un enfant voit que son parent n'y arrive pas, qu'il cherche, qu'il réfléchit avec d'autres, alors il peut s'identifier à ce parent plein de manque (ce parent castré) qui sait résoudre ses problèmes en demandant de l'aide à d'autres personnes.

Les enfants qui n'ont pas de parents réels s'identifient à des parents idéaux, qui n'ont pas besoin d'apprendre, puisque dans leur imagination, ils ont tout, ils savent tout : des parents qui ne sont pas castrés, et qui n'ont pas besoin des autres.

Le désir d'apprendre s'origine aussi dans la limitation créée par la situation oedipienne : l'enfant voit bien que ses parents partagent quelque chose qu'il n'a pas : pour que l'enfant puisse le posséder à son tour, ses parents lui indiquent comment devenir adulte, ils lui indiquent le chemin de l'école.

Hélas, cette opération est annulée si l'enfant partage tout de l'intimité de ses parents (ou de l'un de ses parents) : si l'enfant reçoit tout, si tout est dit, si tout est montré, si tout est éprouvé, alors l'enfant n'a pas besoin d'aller voir ailleurs, il n'a pas besoin d'imaginer l'avenir : tout est déjà advenu.

Nous voyons ainsi des "petits princes à leur maman" qui deviennent tyran du royaume domestique : violents, essayant désespérément de se désengluer de cette place impossible.

Quand on regarde les enfants des familles autour de nous, "normales", on voit qu'il faut longtemps avant qu'un enfant se mette à travailler "pour lui" : jusqu'à 16, 18 ans (voire plus), les enfants travaillent surtout pour faire plaisir à leurs parents, (ou pour ne pas les contrarier ce qui revient plus ou moins au même) ; avec leurs professeurs, ils établissent des relations ambivalentes : ils travaillent avec ceux qu'ils aiment et dont ils se sentent aimés et font le minimum avec les autres.

Ces éléments affectifs sont très présents dans les appétences scolaires ; avec les enfants qu'on reçoit, les parents ont déjà bien du mal à s'occuper d'eux-mêmes ; ils n'ont souvent pas la capacité de s'occuper du travail scolaire de leur enfant.

Pour faire face à cette multiplicité de problématiques individuelles, nos réponses sont évidemment individualisées ; nous avons dû renoncer à mettre trop vite les enfants en groupe : ils utilisaient la scène institutionnelle comme un psychodrame dans lequel étaient précipités leur traumatismes et leur problématiques, cependant que les autres essayaient de les inclure dans leurs propres psychodrames.

Ce bouillonnement ne permettait pas de lire aucune des histoires individuelles qui essayaient de s'exprimer ; ce mélange potentialisait la violence par le fait que chacun avait le sentiment d'être utilisé par les autres, et par la frustration de ne pouvoir être entendu dans son propre malheur.

A présent, dès l'arrivée, chaque jeune rencontre ses référents : ils sont quatre : deux éducateurs, un psychologue, un membre de la direction ; nous sommes là pour nous présenter à lui et sa famille, pas pour les amener à raconter, une fois de plus, la succession des échecs et des catastrophes.

L'enfant voit que ces différents professionnels se parlent, échangent, se complètent, sont dans des relations respectueuses les uns avec les autres, et que nous allons nous articuler, chacun dans sa spécialité, pour faire avancer un projet commun : permettre à ce jeune de reprendre le chemin des apprentissages, scolaires ou non, dans un parcours de formation qui respectera ses difficultés, et s'appuiera sur ses capacités.

S'il y a des moments de travail en groupe, l'emploi du temps de chaque jeune est d'abord composé de rencontres individuelles avec ses éducateurs référents, avec le psychologue qu'il choisit, et avec les enseignants.

Les enfants peuvent décider de ne pas venir, mais ces temps leur sont réservés.

En particulier, avec les psychologues, il est important qu'ils expérimentent qu'ils ont réellement le droit de dire "non" ; et cela peut durer assez longtemps avant qu'ils acceptent de venir.

Il faut déjà qu'ils aient pu "se familiariser" à notre contact, et c'est plus facile s'ils nous ont vu partager des moments de vie quotidienne, un café, aller avec un jeune acheter un journal, passer du temps devant l'informatique pour mettre en place de la musique avec un jeune, pianoter avec un autre.

Face à tous les aspects morbides contenus en eux, il appartient à chaque adulte de la maison d'apporter son lot d'éléments vivants, d'éléments désirants : vendredi dernier, je recevais d'un club de modélisme un petit moteur d'avion, projet qui était né dans les discussions avec un jeune qui voulait savoir comment fonctionne un moteur...

Pouvoir "tout dire", ou parler de tout avec le psychologue, cela veut dire en passer par des choses qui leur semblent importantes, même si elles me semblent futiles, loin des problèmes essentiels qu'ils ont croisés.

C'est sur cette base de confiance que se construit la subjectivité : ils savent que je prends réellement en considération leurs désirs et leur expression...

Et je sais que je peux compter sur mes collègues éducateurs pour qu'ils ne lâchent pas la réalité de l'insertion, et de la formation.

Dans l'espace de liberté qu'ils créent avec moi (ou avec ma collègue), les enfants peuvent passer d'une idée à l'autre, évoquer des choses légères... et au détour d'une association s'affronter à des épisodes traumatiques... Ils peuvent compter sur nous pour faire face à la légèreté (qui crée parfois le sentiment d'être inutile), comme pour faire face aux situations les plus lourdes.

Nous acceptons d'être gagnés par l'irruption, par l'effraction qui les saisit parfois aux larmes sans qu'ils puissent comprendre ce qui leur arrive.

Ils ne sont pas si loin de comprendre que leurs actes destructeurs, leur violence sont des moyens pour lutter contre une dépression essentielle, qui pourraient les anéantir.

En équipe, il nous faut aussi être vigilants sur le retour que nous leur faisons : complimenter un jeune qui se déteste, c'est prendre le risque de le voir voler en éclats, de nous agresser, de le voir se mettre immédiatement en danger.

En effet, si le jeune n'est pas assuré de sa valeur, ou au contraire, s'il est sûr qu'il ne vaut rien, le féliciter revient à dire qu'on a rien compris, ou bien qu'on lui ment ; dans tous les cas, c'est insupportable.

Le livre de Jean-Pierre Chartier, "Les Adolescents Difficiles" m'a beaucoup aidé pour cette intervention : comme nous, il travaille en référence à la psychanalyse, et c'est bien les fondamentaux Freudiens, Kleiniens, Lacaniens, l'école anglaise qui nous permettent de faire face aux éléments destructeurs présents chez ces jeunes.

Freud, dans "La Technique Psychoanalytique" invitait ses successeurs à "adapter la technique psychanalytique aux singularités du patient".

Sans cette adaptation, inutile d'espérer faire rentrer les adolescents en rupture, dans le cadre psychanalytique classique (séances régulières, abstinence, paiement).

Pourtant, si ces jeunes voient qu'on est à leurs côtés, que l'on considère avec respect les moyens qu'ils ont déjà essayés de mettre en oeuvre pour faire face aux difficultés qui sont les leurs (même si ces moyens sont violents, destructeurs), alors ils peuvent nous accepter dans leur environnement.

S'ils voient que nous sommes nous-mêmes aux prises avec des difficultés qui ressemblent aux leurs, que nous avons nous-mêmes été tentés par la violence, mais que nous y avons renoncé, s'ils voient qu'on a pu trouver d'autres appuis (tournés vers la vie) pour faire valoir nos revendications, alors ils peuvent peut-être s'identifier à nous, en tant que personnes qui avons traversé aussi des épreuves difficiles, mais qui avons su ne pas en être détruits, et ne pas en détruire les autres.

Et que, de surcroît nous avons su garder des capacités créatrices, génératrices de satisfaction et de plaisir partagé avec d'autres.